

# PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS R. DROUOT

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

## MODES

Avez-vous entendu parler mesdames, du splendide trousseau de robes que Félix vient de composer pour une Américaine, richissime en dollars et en beauté? Il ne contient pas moins de soixante costumes et déshabillés, tous plus charmants les uns que les autres. Jupes rondes, jupes à traine carrée ou arrondie, demi-traine, y ont leur place; nous avons vu là l'expression du goût français dans ce qu'il y a de plus luxueux et en même temps de plus simple, et les nobles ladies appelées à admirer ces toilettes, du meilleurs faiseur français, seront contraintes d'admirer sans réserve.

Ce que nous avons trouvé remarquable dans la composition de ces costumes, c'est la diversité des façons et des garnitures dont pas une ne ressemble à l'autre. Il y a des façons plates, d'autres très bouffantes, beaucoup de plastrons formant tablier, mais tous différents, avec de petits devants jouant la veste; des façons avec gilet lacé derrière et tendu, si tendu que le corps est dessiné, moulé en perfection. Les robes habillées sont garnies en profusion de dentelle, de pampilles en perles fines, de capotons en grosses perles, ou de broderies. Nous nous rappelons une robe en satin et brocard du plus poétique azur avec des pivoinés d'une nuance très tendre; tout le tablier couvert d'un tulle de soie brodé



Costume en grenadine broché.

Costume écossais fraiseur et bleu. — Costume en broderie et soie bleue pour enfant.  
Modèles de madame Hubler, 30, rue de Clichy. Paris.

en soie de Chine blanche, d'un dessin régulier d'élégantes rosaces reliées par une double baguette en soie; rien ne peut rendre l'exquise élégance de cette combinaison d'étoffes et l'effet de cette broderie. Les corsages ont le décolleté carré ou en cœur, masqué



par une chemisette en dentelle ou en tulle, qui peut s'entr'ouvrir et dégager le cou si l'on met un collier.

Nous avons admiré des étoffes lamées copiées sur les anciens tissus des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, étoffes employées pour les traines, sorte de manteau de cour, du plus splendide effet, puis une robe en dentelle noire, genre blonde, avec des semés de perles en jais, etc. Chaque costume a les bas et les souliers assortis et le chapeau approprié à son élégance; tout, en un mot, est en parfaite harmonie.

Maintenant revenons aux modes courantes, à celles d'été, et voyons ce que l'on porte par ces chaleurs torrides. D'abord le blanc, également aimé pour la toilette de casino et pour le costume de jour. Le prix du tissu importe peu, si nous en jugeons par le costume arboré à Dieppe par madame la marquise de \*\*\*. C'est une mousseline à rideaux brodée de cerises au point de chaînette, qui doit bien valoir cinquante centimes le mètre. Quel parti la couturière a tiré de cette grosse mousseline, dont madame la marquise ne voudrait pas pour le rideau de vitrage de son antichambre! La jupe est couverte de volants froncés montés avec une petite tête tuyautée; la tunique, très ample et rehaussée d'un volant, se relève sur la hanche gauche par une grosse touffe de coquelicots que fixe une gerbe d'épis de blé; un pouf et des plis étagés drapent le côté droit. Pour corsage un casaquin cambré, mais non ajusté, avec la basque ornée d'un volant; une ceinture en gros grain attachée par une boucle serre la taille; deux volants en jabot, un en colletterie. Une manche arrêtée au coude et un volant en engageante. Comme complément de cette simplicité exquise et de bon goût, un chapeau à larges ailes tombantes, retroussé derrière par une gerbe d'épis de blé mêlée de coquelicots; de longs gants de soie couleur fauve; des bas de soie rouges et le soulier en chevreau fauve, l'en-cas en andrinople doublé de foulard fauve. On emploie ainsi, non seulement cette mousseline, mais encore les fantaisies à lignes roses, cerise ou bleues, décrivant des carreaux; ce sont de petites aspirations vers la simplicité qui nous semblent bien un peu entachées d'originalité visant à l'effet; l'effet est produit, et le costume, trouvé charmant, nous promet une foule d'imitations que nous souhaitons aussi réussies que le costume lui-même. Nous recommandons aux jeunes filles et aux jeunes femmes qui voudraient copier ce modèle, de s'abstenir de toute addition de dentelle et de ruban, sous peine de lui enlever le côté champêtre qui séduit; tout au plus pourrait-on remplacer par un gros chou en velours le bouquet du relevé.

Nous préférons la satinette unie à la satinette déco-

rée de bouquets : celle-ci, cependant, très en faveur, fait de jolis costumes simples ou habillés, si les dentelles et les rubans entrent dans la garniture. Une façon, pour le genre uni, se compose de volants froncés et plissés alternés et d'une tunique capitonnée autour des hanches, de manière à produire comme deux rangs de bouillons crevés; dessous elle s'enfuit, relevée par des plis qui se perdent dans le pouf. Le corsage est à longue pointe, le bord suit le mouvement du bouillon de la tunique, et un ruban appliqué dessus flotte devant en longs pans. Voici maintenant une façon pour la satinette décorée. Jupe garnie de volants bordés de dentelle, volants froncés, tandis que la tête rapportée, sur laquelle est posée une dentelle, se plisse en larges plis couchés. Tunique-Watteau encadrée de dentelle et relevée par des flots de rubans de satin; une manche presque courte avec un haut volant monté comme ceux de la jupe.

Le Watteau revient à la mode, surtout pour les étoffes à dessins Pompadour; il est fait exprès pour les jeunes femmes à taille svelte, auxquelles il donne une désinvolture gracieuse; on les porte sur toute sorte de jupes unies, foncées ou claires, en soie ou en mousseline.

La fantaisie du gant de soie est fort goûtée; on le préfère en ce moment même au gant de Suède; il se fait très long, taillé comme le plus fin gant de peau, et il dessine la main et le bras on ne peut mieux; la couleur Suède, ton clair et foncé, le gris perle et le noir ont la vogue.

Le nouveau porte-bonheur est le trèfle à quatre feuilles; il termine une fine épingle à attacher les brides du chapeau, il étale ses feuilles en broche et se pique dans la coiffure; c'est une petite nouveauté rurale qui ne court pas les champs et qui, au dire des chercheurs de trèfle à quatre feuilles, vous promet bonheur, si vous avez la chance de le trouver.

CORALIE L.

CEINTURE RÉGENTE — CORSET ANNE D'AUTRICHE  
De mesdames de Vertus sœurs, 12, rue Auber.

Ces deux corsets réunissent toutes les conditions de l'élégance et du bien-être. L'un nous semble convenir aux toilettes d'été par sa coupe mignonne; l'autre, par sa façon cambrée allongeant la taille qu'il moule avec grâce, est plus particulièrement destiné aux toilettes du soir. Cependant bien des élégantes en font aussi leur corset journalier, parce qu'il répond aux exigences des corsages cambrés et serrés; tous deux ont un succès d'élégance, de coquetterie et de confortable auprès des femmes mondaines et des femmes sérieuses. Mesdames de Vertus s'efforcent et arrivent à contenter tous les goûts si divers de leur riche clientèle.

#### EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 25 et 27)

*Costume en grenadine brochée.*—Jupe en taffetas, couverte par un seconde jupe en grenadine divisée par des fronces, en deux bouillonnés tombants; le bas fait volant. *Paniers croisés et tunique à pouf.* Corsage en gaze à fleurs de velours doublé de soie grenat. Au bord de la basque, deux rangs de dentelle piqués de pampilles en jais. Ruche à l'encolure, à la manche ronde une dentelle.

*Costume en foulard de coton à carreaux fraisier et*

*bleus, corsage bleu.* — Jupe écossaise plissée verticalement de larges plis couchés; une tunique-châle, bordée d'une dentelle, est relevée sur le côté par un groupe de plis chiffonnés. *Un pan plissé de côté et un pouf accentué.* Corsage à petite basque avec dentelle appliquée dessus, le devant froncé à l'encolure et sous la poitrine. Col montant couvert de dentelle, même dentelle à la manche ronde.

*Costume en broderie et soie bleue pour fillette de dix*





*Illustration. Paris.*

*FL*  
4426

4426

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Arrou 12.

Coiffures de *M<sup>lle</sup> VIDAL*, 104, r. Richelieu — Chapeaux de *M<sup>me</sup> BOUCHERIE*, 16, r. du Vieux Colombier.

Eventails de la *M<sup>me</sup> KES*, 28, r. du 4 Septembre — Parfums de la *M<sup>me</sup> GUERLAIN*, 15, r. de la Paix.

Chaussures de la *M<sup>me</sup> KAHN-POIVRET*, 61, r. Montorgueil.



ans. — Jupe en batiste couverte de trois volants en batiste brodée, et long corsage en soie bleue, découpé en créneaux. Un col en broderie et une manchette assortie. Le chapeau est en surah bleu avec une broderie écarlate et une mentonnière en ruban de satin bleu, nouée de côté.

*Costume en louisiane à mille carreaux bleus, gris et grenat, et mousseline laine jaspée des mêmes tons.* — Jupe en louisiane, appliquée au-dessus de l'ourlet d'une broderie écarlate et plissée verticalement; tunique en mousseline-laine à pouf développé; les plis qui relèvent le côté

droit sont piqués d'un nœud-papillon, duquel s'échappent de longues coques à pans en louisiane. Le corsage est à ceinture, avec un plastron en louisiane cerné d'un ornement-fichu plissé, le tout mourant en pointe sous la ceinture qui doit être fixée à la couture du dessous du bras; devant elle forme un peu la pointe et s'attache par une boucle vendéenne. Sur le plastron, près de l'encolure un ornement analogue à la ceinture; un nœud-papillon de côté. Col montant appliqué d'une broderie. Un bouffant en louisiane sort d'une manche échancrée en pointe dessus.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4426

COSTUMES DE PROMENADE

*Costume en voile changeant brique et myrte, et taffetas à mille carreaux.* — Jupe en taffetas garnie d'un plissé en voile, sur lequel rabat un plissé en taffetas quadrillé de sept centimètres de hauteur déchiqueté à son bord inférieur; au-dessus deux plissés de trente centimètres de hauteur. Une tunique en voile est ramassée devant, un peu de côté par des plis que fixe dans le bas un chou en voile, elle forme une pointe et un pouf accentué. Le corsage, à longue pointe perdue sous la tunique, s'ouvre sur une chemisette en taffetas quadrillé et reçoit un col montant en velours myrte. A la manche une draperie à carreaux. Collerette et sous-manche plissée. — Bas myrte et souliers mordorés. — Gants de Suède — Chapeau canotier en paille myrte; autour de la calotte, un biais en velours et une touffe de plumes myrte et



2059

brique. — Ombrelle en taffetas à carreaux.

*Costume en batiste et satin bleu.* — La jupe en taffetas, garnie d'un bouillonné et d'un plissé de quinze centimètres, est couverte de draperies plissées et chiffonnées sur le côté, dans le bas un groupe de plis; un pouf cassé. Le corsage à plastron en satin plissé, froncé à l'encolure, a une basque couverte de deux bouillonnés; de longues attaches à la pointe du corsage, un flot de côté sur la tunique. A la manche demi-longue une draperie croisée en satin. Collerette et sous-manche plissée. — Bas de fil d'Écosse bleus. — Soulier en chevreau glacé. — Chapeau en paille anglaise à bord relevé d'un côté et tendu de velours bleu, ainsi que le dessous du bord tombant. Touffe de plumes grises et bleues. — En-cas en batiste bleue doublé de soie grise. — Gants de Suède.

Costume en louisiane à mille carreaux et mousseline laine jaspée. De madame Turle, 9, rue de Clichy.

PENSÉES

Avant Socrate on disait : « Faisons du bien à qui nous aime et du mal à qui nous hait. » Socrate a dit : « Faisons du bien à nos amis, et ne faisons point de mal à nos ennemis. » Jésus-Christ seul a dit : « Faisons du bien à ceux qui nous font du mal. »

(M<sup>me</sup> Swetchine.)

En vérité le mentir est un maudict vice : nous ne sommes hommes, et ne nous tenons les uns aux autres que par la parole. Si nous en cognoissions l'horreur et le poids, nous le poursuivrions à feu, plus justement que d'autres crimes.

(Montaigne.)



## CAUSERIE

L'exposition des cent chefs-d'œuvre. — L'illumination du Trocadéro. — Quelques réflexions philosophiques.



A forêt de Fontainebleau a protesté contre une faute d'impression de notre dernière causerie qui lui attribuait trop modestement huit cents hectares au lieu des seize mille huit cents qu'elle se vante de couvrir. C'est de grand cœur que nous lui rendons justice, bien que personne n'ait pu se laisser prendre à cette coquille.

Chère forêt ! Nous l'avons retrouvée, en rentrant à Paris, reproduite par nos grands paysagistes dont les chefs-d'œuvre sont en ce moment réunis rue de Sèze, côte à côte avec Rembrandt et Delacroix, Hobbéma et Teniers, Meissonier et Fortuny, comme des perles égales dans un écrin. Elle nous a tout de suite attirés, au préjudice de cet Orient mal dessiné, pâteux et tout en pain d'épice de Decamps, un peintre surfait qui ne frappe décidément que par surprise. Chez les maîtres de l'école moderne de Fontainebleau, quelle sincérité au contraire, quelle conscience !

Oui, voilà bien Franchard et Apremont, avec leurs sables, leurs rochers, leurs chênes membrés, si réels sous la brosse vigoureuse de Théodore Rousseau, ce révolutionnaire de génie, qui sans autre école que la forêt, dans l'étroite intimité de laquelle il vécut, réussit à intéresser aux arbres, aux terrains *comme ils sont*, un public entiché des routines du paysage historique. Tout en admirant ses lisières de bois si étudiées, ses avenues si profondes, ses bruyères superbes, nous pensions à la maison de paysan où se sont achevées ces belles pages, au modeste atelier, précédé d'une douzaine de marches extérieures qu'abrite un auvent rustique, au petit jardin de Barbizon qui enferma l'existence de ce sage. Il n'aima que la nature, et elle l'en récompensa en lui confiant tous ses secrets. Avis aux paysagistes qui travaillent à Paris dans de fastueux ateliers-salons, encombrés de bibelots et de tapisseries.

Millet, lui aussi, fut un paysan, plus humble encore que Rousseau, car des charges nombreuses et tyranniques pesaient sur lui. Et ces préoccupations du père de famille besogneux arrêtaient-elles son essor ? Est-il vrai que les soucis quotidiens, répétés, terre à terre, rognent les ailes à la poésie ? Regardez, avant de répondre, le *Troupeau de moutons* au clair de la lune, et dites si ce rustique n'était pas un poète ? Toujours amoureux de la vérité néanmoins, s'attachant à contempler des *Glaneuses*, la *Lessive*, etc., et s'attachant à rendre la simplicité de la vie des pauvres, à faire ressortir le charme pur, intime et profond qui peut se dégager de la laideur même quand un artiste, digne de ce nom, la touchant de sa baguette, en fait jaillir l'intérêt, la sympathie.

Un grand écrivain, la femme illustre qui porta le pseudonyme de George Eliot, fut de l'avis de ce grand peintre : « Je fais mes délices, disait-elle, du tableau fidèle d'une monotone vie domestique qui est le lot d'une bonne partie de l'humanité, et qu'on rencontre bien plus communément que les existences brillantes ou semées d'événements tragiques. Je tourne le dos aux personnages héroïques, pour observer une vieille femme penchée sur un pot de fleurs ou mangeant solitairement sa soupe, tandis que la lumière du soir, adoucie par un mobile rideau de pampres verts, effleure la ruche de son bonnet et tombe en touches claires sur le rouet, sur la cruche de grès, sur tous ces objets familiers et modestes qui représentent pour elle le nécessaire de la vie. »

On dirait que George Eliot pressent ou décrit la *Fileuse*. Voilà les *naturalistes* par excellence. Certes, M. Zola et ceux de son école ne le sont pas au même titre. Nous voudrions laisser ce nom, en l'honorant, aux amants de la vérité tels que Millet.

Ne médions pas toutefois du rêve et de la fantaisie. Ce serait être ingrat envers Corot qui, lui aussi, nous parle de notre forêt aimée, en y plaçant, noyés dans de fins brouillards, ses personnages idylliques, ses danses de nymphes ; envers Diaz, ce grand séducteur à qui l'on a reproché — qui donc en eut le courage ? — d'arranger ses couleurs comme un bouquet, et qui fait briller, trop féeriquement peut-être, le sourire bleu d'une source dans une clairière trop ensoleillée, au bord d'une futaie trop noire. La reine Mab, à défaut des mortelles, se promène volontiers à travers ces paysages-là.

Pour notre part, nous ne médions pas des fées et de leur domaine. Les fées avaient du bon, en dépit des contempteurs farouches du merveilleux et de l'idéal, qui traient de nos jours des programmes purement scientifiques en matière d'art comme en matière d'éducation et qui arracheraient volontiers toutes les fleurs, si elles ne servaient pas en pharmacie. Et elles se glissent un peu partout, ces vieilles fées de l'ancien régime, malgré les précautions prises par l'autorité, ennemie de leurs prestiges, qui nous gouverne au nom de la raison pure. Ainsi je les soupçonne d'avoir mis la main à quelques-uns des préparatifs de la fête du 14 juillet, sans y avoir été invitées le moins du monde par notre Conseil municipal. Il va sans dire que ce ne fut ni à l'organisation des bals en pleine boue et sous la pluie, ni aux représentations gratuites où le *Chant du Départ* s'entremêlait aux *Huguenots* et à la *Dame Blanche*. La Revue de Longchamps n'avait que faire de leur concours ; ennemies des longues harangues inutiles, elles qui d'un mot magique ouvrent les murailles et transportent les montagnes, elles se sont envolées bien loin des boulevards où l'on inaugurerait bruyamment la



statue de la République; mais, si les fées patronnent encore quelque chose au monde, c'est assurément cet art merveilleux qui a nom la pyrotechnie.

Nous sommes, quant à nous, grande admiratrice de cet art-là; quant les soleils étincellent dans la nuit, quand jaillissent les cascades de feu, quand les gerbes multicolores s'élèvent au plus haut du ciel, puis se répandent en pluie, nous oublions volontiers que tout cela est l'effet d'un peu de poudre, que ces prodiges s'appellent fusées ou chandelles romaines, et nous laissons notre imagination retourner d'un coup d'aile vers les contes bleus de l'enfance. Eh bien, jamais le plus merveilleux de ces contes n'offrit à notre admiration et à notre curiosité, un palais comparable à celui qui surgit le 14 juillet sur les hauteurs du Trocadéro. Ce n'était pourtant au fond que le pâtre de pierre sans grand style, de M. Davioud, mais glorieusement transformé, je le répète, dessiné en lignes flamboyantes qui se détachaient sur le rideau de velours noir d'un ciel d'orage. Les tourelles supportaient des globes de feu, la coupole et les minarets étaient d'escarboucles, des écharpes de saphirs, de rubis et d'émeraudes ondoyaient au-dessus du groupe de Falguière, resplendissant sous un jet de lumière électrique. Tous les jets d'eau roulaient en nappe des flots de diamants; mille feux de Bengale remplissaient les galeries, aux baies innombrables desquelles se jouaient capricieusement des lueurs roses. Les bosquets du jardin étaient devenus autant de buissons ardents piqués de fruits d'opale; les eaux mêmes de la Seine s'étaient transformées en ondes embrasées où glissait une fête vénitienne.

Nous étions au sein même de l'incendie, sur l'une des terrasses du dôme des Invalides que frappait un jet formidable de lumière électrique; sous nos pieds scintillait une ville immense, dessinée en traits de feu et enguirlandée d'une chaîne interminable de pierres papillotantes, des verres de couleur, disait-on, mais pour nos yeux de vraies gemmes dérobées au trésor d'Aladin. Cette couronne immense digne de ceindre le front d'un Mage d'Orient, qu'est-ce? Le dôme de Saint-Augustin. Cette ligne de feu supportant un quadrigue dans les airs que représente-t-elle? Tout simplement la corniche de l'Arc de triomphe; et ce profil architectural si nettement tracé en or, c'est l'École militaire. Tous les monuments de Paris, sauf quelques églises dressent ainsi leur silhouette nimbée dans la nuit.

Qui, vraiment, eût été l'empire des fées, sans le fracas des détonations, sans ce bruit houleux, mélan-

colique et brutal à la fois dans sa gaieté, d'une foule ivre, excitée, qui s'amuse un jour avec emportement pour reprendre le lendemain son collier de misère. Les fêtes publiques ont toujours plus ou moins, mêlé à leur éclat, le caractère effrayant et sombre de l'orgie. Les bruits qui montaient jusqu'aux cimes d'où nous planions sur Paris tout entier étaient décidément lugubres, et ils devaient servir de prélude aux graves réflexions philosophiques qui nous attendaient en bas.

Lorsque le froid et l'humidité nous eurent chassés de notre poste d'observation et après la longue descente d'un escalier tournant qui, de plateforme en plateforme, conduit de l'intérieur du dôme à son sommet le plus élevé, nous nous trouvâmes, à la lueur d'une seule lanterne, devant la crypte imposante qui renferme les restes de Napoléon I<sup>er</sup>. Là, dans les ténèbres, celui qui fut la terreur de l'Europe reposait, sourd aux échos de ces clameurs populaires qui jadis éclatèrent pour lui et qu'entendirent, non moins enthousiastes, sous un autre règne plus lointain, Turanne, Vauban, couchés immobiles, eux aussi, sur leurs sarcophages. Tous ces grands morts, oubliés ou méconnus, savent ce que valent la faveur des foules. Rien ne les émeut désormais dans leur prison de marbre, fermée par des portes de bronze qui, en ce moment, semblent nous séparer nous-mêmes du monde des vivants. Nous parlons à voix basse, saisis par ce contraste de la mort et des fêtes, des révolutions et de l'immuable. Quelqu'un de moins respectueux élève la voix, et la coupole répercute un écho puissant qui paraît sortir de l'éternité.

Que dit cette grande voix? Est-elle d'espoir ou de menace? A la lueur de la lanterne posée au bord de la crypte, les gigantesques figures de Pradier semblent s'animer d'une vie chimérique, les drapeaux rassemblés par groupes s'agitent fantastiquement, des clartés sanglantes glissent du porphyre rouge sur la couronne de lauriers colossale que dessine la mosaïque. Et cependant, par une porte qui vient de s'ouvrir devant nous, pénètre le tapage vulgaire d'une cohue; le feu d'artifice terminé, le flot humain s'écoule sous la pluie qui recommence à tomber, et qui réduit à néant les préparatifs d'un bal sur la place voisine, où pendent piteusement, avec des étoffes tricolores toutes mouillées, quelques lanternes vénitiennes en lambeaux.

Voilà nos impressions de la fête. Quoiqu'elles soient anciennes déjà, on les trouvera peut-être assez originales pour être tardivement enregistrées.

T. B.

### ÉNIGME

Encore adolescent, je suivais tous les pas  
Du Sauveur qui, dit-on, m'a pressé dans ses bras;  
Je fournis les cinq pains dont la foule affamée,  
Au désert, fut par lui nourrie et ranimée:  
Elle comptait au moins cinq mille hommes présents,  
Admirant son pouvoir et ses soins bienfaisants.  
Instruit par un tel maître à si parfaite école,  
D'un apôtre plus tard j'ai su remplir le rôle:  
Du Limousin je fus le père dans la foi;  
Dans toute l'Aquitaine on se souvient de moi.

Des plus illustres saints grossissant le cortège,  
Je me fais remarquer par plus d'un privilège;  
On ne pourrait ici les énumérer tous,  
Mais j'en mentionne un seul dont je suis très jaloux:  
Comme le grand Antoine à qui grâces sont dues  
On m'implore avec fruit pour les choses perdues.  
— Mon nom désigne encore un poète latin  
Dont la plume flétrit le siècle libertin;  
— Et puis, je suis enfin la qualité première  
Qui se fait remarquer en tout bon militaire.





N° 1. Blouse en cachemire écarlate, pour petit garçon de trois ans et plus.

N° 1. Blouse en cachemire écarlate. — Le bord de la blouse est découpé en crêpeaux bordés de soie rouge, avec une bande de cachemire posée dessous. Une coulisse serre la blouse sous le ventre et se noue d'un nœud à pans. Empiècement imitant la pèlerine, dentelé au contour et bordé en soie rouge. La blouse est montée par des fronces à la doublure de l'empieusement, et au-delà de la profondeur des crêpeaux. A la manche, parement découpé en crêpeaux.

N° 2. Chapeau en paille, pour jeune femme. — La passe en paille de fantaisie, de forme avancante, est couverte d'un plissé de dentelle monté sous un ruban en velours grenat. Sur le devant de la haute calotte, dentelle coquillée se prolongeant de côté avec des coques en ruban de velours soulevant les coquilles.

N° 3. Chapeau de campagne en batiste écarlate. — Un fond en batiste très large, serré par un rang de fronces, sur lequel est monté une dentelle qui tombe sur une passe à la Charlotte Corday, froncée aux deux bords. Au contour, une dentelle relevée devant et chiffonnée au milieu par un bouquet de roses. Des

mentonniers en étroit ruban de satin pourpre.

N° 4. Costume en serge marine, pour petit garçon de quatre ans. — Jupe plissée de plis creux, garnie, au bas, d'une broderie écarlate; elle est montée à un long corsage vague, fermé sur une patte rapportée,



N° 5. Robe-blouse en toile à petits carreaux, pour fillette de sept ans.

— Robe de dessous forme vague, en satinette, couverte par une robe-blouse en lainage, plissée devant; les plis sont arrêtés sous la taille par une ceinture pareille, piquée devant d'un nœud à pans en ruban



N° 8. Costume en voile uni et écossais, pour fillette de douze ans et plus.



N° 9. Costume en toile bleue de deux tons, pour enfant de cinq ans et plus.

CHAPEAUX ET COSTUMES DE MADAME DELERABLEE, 16, PASSAGE DES PRINCES



N° 2. Chapeau en paille blanche garni de dentelle.

par des boutons dorés. Un collet avec col rabattu est mobile; les deux se garnissent d'une broderie, ainsi que le bas de la manche.

N° 5. Robe-blouse en toile à petits carreaux rouges, bleus et écarlates, pour fillette de sept ans.



N° 7. Chapeau panier, pour fillette.

rouge. Sous la ceinture, la robe forme un bouillonné bordé d'une dentelle, dentelle qui se détache sur un bas de jupe, garni aussi d'une dentelle au-dessus de l'ourlet; l'encolure ouverte reçoit une dentelle, dont les deux côtés, réunis par un nœud se prolongent jusqu'à la ceinture; la manche est serrée par cinq rangs de fronces. Chapeau en toile à carreaux, à pointe périssoire enlevée, orné de touffes en ruban de velours bleu.

N° 6. Costume pour petit garçon de trois ans. — Gilet et plissé en ottoman bleu, veste en serge crème. Sur une robe de dessous sont montés: un premier plissé en ottoman et un second crème, celui-ci plissé de larges plis couchés; au-dessus s'arrête le bord du gilet plissé, qui est en ottoman, et sur le-



N° 3. Chapeau de campagne.

Grosse paille marron, la passe bordée de tresse marron. Devant, touffe de coquelicots, d'herbes et de feuilles. La mentonnière en ruban de satin marron entoure la calotte derrière et descend sur le côté.

N° 8. Costume pour fillette de douze ans et plus. — Ecossais vert, blanc et fraiser, et voile uni fraisier. Jupe écossaise plissée de larges plis creux et drapée d'une tunique en voile fraisier, bordée d'une broderie



(Face.)

quel se ferme, par trois boutons, la veste qui est en serge. Cette veste, cintrée au dos, s'ouvre largement sur le gilet et s'enfuit dans le bas. Un châle-revers et un parement à la manche ronde. Au gilet col montant.

N° 7. Chapeau panier pour fillette. —



N° 6. Costume en ottoman bleu et serge crème, pour petit garçon de trois ans.

tachée par une boucle. N° 9. Costume en toile bleue, pour enfant de cinq ans et plus. — Robe en toile de ton foncé, garnie de deux volants en dentelle bise; quatre aux lés de derrière, sont piqués d'un nœud en faille ponceau. Deux



(Dos.)

devants sont rapportés pour imiter un paletot croisé, ils sont échan-crés aux deux bords et fermés par deux rangs de boutons. Ces devants sont cernés par trois rangs de dentelle posés à plat. Un col rabattu entouré de dentelle et un parement à la manche ronde. N° 10 et 11. Pèlerine bain de mer en flanelle bleu pâle. — Cette pèlerine est faite d'un carré long que l'on festonne et que l'on brode au contour. Le bord qui fait l'encolure se ramasse de plusieurs rangs de fronces et reçoit un col rabattu. Derrière, à la taille, faire 5 rangs de fronces, coudre un ruban intérieur pour maintenir la pèlerine, et piquer sur le premier rang un nœud-coque à longs pans.



N° 4. Costume en serge marine, pour petit garçon de quatre ans.



## TOUT DU LONG

### I



MADEMOISELLE Justine, fort agitée à ce moment-là, entassait les étourderies sur les inadvertances et les distractions sur les malentendus. Elle avait mis son bonnet de travers, sa cravate dans sa poche, son mouchoir à son cou ; elle ouvrait sa boîte à pastilles de gomme pour y prendre une prise de tabac ; et enfin, preuve irréfutable de perturbation mentale, elle appelait madame Arvain Chiffonnette et Chiffonnette madame.

Mais Chiffonnette, dont le nom de chrétienne était Gertrude, y prenait peu garde. Elle avait bien d'autres soucis en tête, la pauvre mignonne !

D'abord mademoiselle Justine, au lieu de sa mère, l'ayant conduite à la messe, l'avait placée derrière un gros pilier qui lui masquait la vue de l'autel scintillant et des enfants de chœur en camails rouges. Il ne faisait pas songer au bon Dieu du tout, ce gros pilier là ! et la petite fille ne sut point prier à ses pieds.

Puis elle avait déjeuné seule, son père assistant à la grande revue, et sa mère sommeillant toute pâle sur une chaise longue dans sa chambre. Mademoiselle Justine servait le repas en pressant beaucoup Gertrude. Impossible de faire « chanter » son verre, d'arrondir convenablement une seule boulette de mie de pain ou de se mirer dans la carafe avec des cerises pour pendants d'oreilles !

« Dépêchez-vous donc, Chiffonnette, vous lambinez par trop ! Il n'est pas, d'un bout à l'autre de Fontainebleau, une petite fille aussi tortue !... »

Voilà tout ce qu'elle entendait en songeant avec tristesse aux voix rieuses et caressantes de ses parents. Oh ! ces deux places vides !... elles lui serraient le cœur.

Et enfin, mademoiselle Justine habillait, pour la procession de la Fête-Dieu, la fillette dont sa mère s'occupait seule ordinairement.

A travers le nuage humide qui flottait sur ses yeux, à ce moment, la vieille camériste y voyait mal sans doute. Elle tirait les cheveux de Chiffonnette en la coiffant, lui tordait les pieds en boutonnant ses bottines, la piquait en attachant sa ceinture et la fagottait sans façon. Debout devant la glace d'une armoire, la petite fille s'en apercevait bien et se découvrait une ressemblance de toilette fâcheuse avec madame Mirepoix, la femme du gros major, une dame de cinquante ans qui ne « suivait pas la mode ».

Pourtant, ce n'étaient ni les tiraillements, ni les contusions, ni les piqûres, ni même la ressemblance de sa toilette avec celle de madame Mirepoix qui

affligeaient l'enfant... Elle regardait, dans la glace, l'image de sa mère, et la trouvant de plus en plus pâle, elle se retournait brusquement pour vérifier, hélas ! la vérité de cette reproduction.

« En vérité, Chiffonnette, grondait mademoiselle Justine, les carpes de Fontainebleau ne font pas des sauts pareils ! Vous avez du vif-argent dans les veines ! Restez donc un moment tranquille ! »

L'enfant s'efforçait d'obéir ; mais ses yeux retrouvaient tout de suite la chère image au fond de la glace ; une contraction douloureuse sur ce visage amaigri, un mouvement convulsif de ce corps affaissé, la bouleversaient de nouveau, et la vieille bonne répétait inutilement :

« Chiffonnette, si vous continuez à frétiller de la sorte, vous serez coiffée plus mal qu'un caniche abandonné.

— Je suis toujours bien quand petite mère me coiffe, Justine : elle sait me friser au vol. »

Un gros soupir ponctuait cette phrase.

Tant bien que mal, mais plutôt mal que bien, la toilette s'achevait. Gertrude enfila ses gants elle-même en se trompant de main ; mais s'approchant de sa mère elle lui noua ses bras potelés autour du cou, et murmura doucement à son oreille :

« Maman chérie, pourquoi me faites-vous sortir sans vous ? »

« Je suis si bien sur ce coussin, à vos pieds ! si bien... si bien... et je ne ferais pas de bruit !... »

— Tu ne peux rester, mon ange, tu ne peux rester, vraiment. Va prier le bon Dieu pour moi... et pour le petit frère qui ne tardera plus à venir. »

La mère couvrait de ses baisers l'enfant, qui crut sentir avec eux une chaude gouttelette tomber sur son front.

« Chiffonnette, Chiffonnette, répétait la vieille bonne, Barbenchu le sapeur vous attend avec impatience ; il a mis ses gants blancs depuis une demi-heure ! »

Que Barbenchu s'impatientât, cela semblait impossible à la petite fille ; elle aurait plutôt cru la statue du général Damesmes capable de circuler à grands pas devant l'Hôtel de Ville ; mais que le sapeur eût chaussé, depuis une demi-heure, ses gants d'ordonnance, véritablement c'était sans réplique.

Gertrude se dirigea donc vers la porte ; puis, quand elle y fut arrivée, elle tourna de nouveau la tête et revint sur ses pas :

« Petite maman, murmura-t-elle encore, Barbenchu consentirait à ôter ses gants... peut-être, et je ne vous quitterais pas !... »

La jeune femme serra, une fois encore, sa chère fillette sur son cœur et l'en détachant avec effort :



« Emmenez-la, Justine, emmenez-la », dit-elle en soupirant.

Mais, près de franchir le seuil de cette chambre où sa mère souffrait, l'enfant s'arrêta, le cœur saisi du trouble mystérieux qu'on nomme pressentiment. Ses petites mains se joignirent d'elles-mêmes; sa lèvre trembla, ses yeux se mouillèrent.

« O maman!... maman!... » balbutia-t-elle.

Elle rencontra dans l'escalier son père qui montait avec une anxieuse précipitation; en bas, le colosse Barbenchu l'attendait et lui fit le salut militaire comme à une respectable réduction de son colonel.

« Les cloches branlent, dit-il, le canon tonne; imperturbablement, mademoiselle, nous serons en retard si nous ne partons pas du pied gauche. »

La procession quittait l'église.

Le pavé des rues disparaissait sous une jonchée odorante; les façades drapées de blanc étaient enguirlandées; de distance en distance, les reposoirs rivalisaient de luxe et de bon goût; une foule curieuse se penchait aux fenêtres; une foule recueillie précédait et suivait le dais scintillant au soleil; les enfants couronnés de fleurs effeuillaient des roses; les jeunes filles voilées portant des bannières marchaient en longues file; la voix des chantres montait grave et sonore; l'or des chasubles étincelait; la soie des chapes miroitait; la neige des surplis, des aubes et des rochets flottait au vent... les baïonnettes et les sabres lançaient d'ardents éclairs... Et sur tous ces éblouissements, sur tous ces parfums, sur tous ces bruits, planait l'aérienne voix des cloches en dialogue mystique avec celle du canon.

A chaque reposoir, le cortège s'arrêtait; un silence auguste succédait aux bruissements confus, traversé par un bref commandement militaire... puis les genoux fléchissaient et les tambours battaient aux champs, tandis que l'ostensoir dardait ses rayons d'or sur les fronts inclinés...

« Attention au commandement, mademoiselle! disait alors Barbenchu, c'est le bon Dieu qui bénit les jeunes personnes comme vous, les vieux troupiers comme moi, la ville, les faubourgs et tout le tremblement! »

— Et les mamans et les papas aussi, n'est-ce pas, Barbenchu? même ceux qui ne sont pas à la procession?

— Surtout ceux-là, mademoiselle; parce qu'ils ne sont pas à la procession, subséquemment c'est qu'ils n'ont pas pu y venir; et que s'ils n'ont pas pu y venir, itérativement c'est qu'ils en sont empêchés; et que s'ils en sont empêchés, ça les chabrouille incontestablement! »

Et le sapeur étendait sur le pavé son mouchoir à carreaux pour y faire agenouiller l'enfant.

La pieuse théorie poursuivait son cours de rue en rue, de place en place, avec la forêt pour horizon de toutes parts au bout de chaque artère. Par endroits la circulation devenait difficile; un encombrement se produisait; alors le sapeur élevait la petite fille dans ses grosses mains pareilles à des nageoires de phoque avec des précautions de mère ou de nourrice; et pas un pli de sa robe n'était froissé, pas une boucle de sa chevelure dérangée.

Cette jolie chevelure couleur d'ambre eut pourtant

ses malheurs: l'archaïque arrangement que lui avait infligé mademoiselle Justine, attira l'attention de plusieurs précoces femmes de sept à huit ans qui devançaient la mode et le savaient fort bien.

« C'est sûrement la perruque de sa grand'mère; elle se sera trompée de cheveux! dirent-elles en se poussant du coude.

— Tais-toi donc... son « homme de chambre » nous écoute. C'est lui qui l'a coiffée... avec sa hache en guise de démêloir!

— Péronnelles! pécores! chipies! gronda le sapeur dans sa barbe.

— Oh! Barbenchu! intercédait Gertrude.

— Laissez donc, mademoiselle, ça mérite tous les noms, des jeunes personnes qui se fichent de vous imperturbablement au lieu de dire des patenôtres, le bréviaire et tout le tremblement comme c'est momentanément le cas. Des paroissiennes de même, irréfutablement ça finira très mal! ça ne peut épouser en mariage que des pékins, des bourgeois, des froid-aux-yeux indissolublement!... Les commandeurs, les grand'croix de la Légion d'honneur, infailliblement, c'est fait pour des petites demoiselles sages et polies comme vous! »

Gertrude ne connaissant de commandeurs et de grand'croix que le général de brigade amputé d'un bras, et le général de division borgne et balafre, n'entrevit sans doute pas cette récompense de ses vertus avec un vif enthousiasme... toutefois elle n'en dit rien.

On arrivait au château; des grappes de têtes se balançaient à toutes les fenêtres; la cour des Adieux ne pouvait plus contenir les curieux qui débordaient au dehors, et chaque marche de l'escalier en fer à cheval dominé par un reposoir militaire, portait un artilleur au port d'armes en guise de décor.

« Voyez-vous ça, mademoiselle Gertrude, voyez-vous ça? répétait le sapeur en juchant la fillette sur sa robuste épaule; est-ce crânement ficelé, cet autel de bronze et d'acier!

— Oh! oui, Barbenchu, c'est crânement ficelé! constatait docilement la petite fille de sa voix douce.

— Et astiqué, donc!... hein?... Qu'on me trouve quelque chose de mieux et j'irai le dire à... Sébastopol! Est-ce assez congrument chic, ces soleils de sabres, ces étoiles de baïonnettes et tout le tremblement.

— Oh! oui, Barbenchu, tout le tremblement est très chic, mais... je voudrais bien retourner auprès de maman. »

A ces draperies couleur de sang, à ces éclairs de l'acier, l'enfant préférait sans doute les tentures blanches et les gerbes fleuries des autres reposoirs; mais celui-ci avait une éloquente physionomie, un caractère national, qui remuaient les cœurs virils... le Dieu des armées est aussi le dieu de paix... ces armes tant de fois victorieuses dans de nobles combats, les vainqueurs les déposaient eux-mêmes à ses pieds comme une prière, comme un hommage à Celui qui « seul est saint, qui seul est grand, qui seul est fort!... » Appelées à défendre de saintes causes encore, à sauver l'honneur de la patrie, peut-être, elles s'imprégnaient des bénédictions divines et la tonnante voix de ces fusils en faisceaux, les marches sonnées par ces clairons en bouquets, battues par ces tambours en colon-



nes ne résonneraient qu'au chemin de l'honneur...

« Barbenchu, c'est fini, remarqua bientôt Gertrude; voilà toutes les petites filles qui s'en vont avec leurs mamans... Je voudrais bien retourner auprès de la mienne.

— Itérativement, mademoiselle, je ne dis pas le contraire; mais c'est trop tôt; le petit frère n'a pas eu le temps d'arriver encore.

— Eh bien, tant mieux: j'irai au devant de lui avec maman.

— C'est impossible, mademoiselle Gertrude! On ne sait matériellement pas s'il doit arriver par la vallée de la Sole ou par les petits sentiers d'Avon. La consigne est de se promener jusqu'à l'heure du dîner... et même plus tard. On goûtera à la Roche-qui-pleure avec les gâteaux de la mère Anne; c'est son pain, à cette femme! »

Peut-être un autre jour Chiffonnette eût-elle trouvé la mère Anne bien heureuse de manger ses gâteaux en guise de pain; mais rien alors ne lui semblait digne d'envie... si ce n'est la présence de « maman »!

Elle monta néanmoins avec docilité dans la voiture de promenade où le sapeur se prélassait auprès d'elle, toujours suivant la consigne. Une tente circulaire d'un blanc sale, doublée de rose, abritait ce char de louage. On eût dit un gigantesque champignon.

*La forêt bruissait, chantait, embaumait!*

Les daims et les chevreuils glissaient sous les ramures comme de fantastiques apparitions, avec leurs grands yeux clairs et leurs robes fauves; les cavaliers avec leurs costumes fantaisistes, les amazones aux voiles flottants lançaient leurs éclats de rire par les vertes allées; et ce spectacle changeant distrayait la petite fille de sa constante préoccupation, jusqu'à ce qu'elle rencontrât quelque mère de famille accompagnée d'enfants.

Alors elle soupirait et demandait une fois de plus:

« Barbenchu, ne me ramènerez-vous pas bientôt à maman?... »

— Mademoiselle Gertrude, temporairement, c'est ce qu'on appelle une scie, pas vrai? cette petite rengaine-là?... »

Toutefois, en dépit de son imposante impassibilité, il tardait au colosse que la « consigne » le laissât enfin céder aux désirs de l'enfant.

La consigne eut cette obligeance au coucher du soleil.

« Ah! Barbenchu, que nous sommes donc restés longtemps! constatait Gertrude en sautant de sa voiture; le petit frère est venu, certainement! et peut-être même parti! Qui sait? »

Mais elle ne vit pas le petit frère qui se faisait encore attendre. Elle ne vit pas non plus sa chère maman! seulement il lui sembla entendre gémir en passant devant sa porte fermée qu'on refusa d'ouvrir.

Elle dina seule encore, servie cette fois par le sapeur qui s'alarmait de la voir sans appétit.

Elle fut déshabillée d'un trait par les mains tremblantes de mademoiselle Justine, qui la coucha sans lui laisser voir « maman », mais la petite fille s'était glissée dans le corridor pour embrasser du moins la porte derrière laquelle les gémissements s'élevaient de plus en plus distincts.

Si l'on eût bien examiné cette porte aussitôt après,

peut-être y eût-on découvert une petite larme toute ronde et toute limpide perlant à la garde de la serrure.

L'enfant s'endormit d'un sommeil alourdi par les fatigues de la journée, traversé de rêves pénibles et de visions confuses... c'étaient des bruits insolites, des allées et venues étranges, des sons de voix inconnues, puis un grand cri... puis rien.

Il faisait grand jour quand elle s'éveilla dans les bras du colonel qui l'arrachait de son lit.

« Maman? balbutia-t-elle.

— Viens la voir... pour la dernière fois! »

La nuit régnait dans la chambre maternelle, derrière les rideaux baissés et les persiennes closes; deux cierges de cire jaune allumés au chevet du lit éclairaient d'une vacillante lueur l'alcôve aux sombres tentures... A cette rougeâtre clarté la petite fille entrevit sa mère les yeux fermés, les mains jointes, plus pâle encore que la veille...

« Maman! » cria-t-elle avec une tendre angoisse.

Sa mère ne répondit pas.

Échappant aux bras de son père, l'enfant s'élança d'un bond sur le lit et colla sa bouche vermeille aux lèvres pâles de sa mère.

Les lèvres pâles étaient froides et ne s'entr'ouvrirent point pour lui rendre son baiser... Les paupières closes ne se soulevèrent point pour lui rendre son regard d'amour; les mains jointes ne s'écartèrent point pour lui rendre son étreinte passionnée... Le cœur maternel ne battait plus! L'enveloppe charnelle était brisée; mais, d'en haut, l'âme de la mère veillait encore sur son enfant!

On emporta difficilement la petite fille qui ne comprenait pas, mais qui sentait... En traversant la chambre voisine elle entrevit au fond d'un nuage de taffetas rose et de mousseline blanche, qui enveloppait un berceau, une toute petite figure rougeaude et noirâtre paraissant composée seulement d'une bouche, tant cette bouche était grande ouverte pour gémir et crier.

« C'est le petit frère? » demanda Gertrude à travers ses sanglots.

Le petit frère était une sœur.

## II

Pauvre enfant! aucun chant de nourrice n'accueillit son entrée dans la vie... Qui eût osé chanter sous les funèbres tentures? Aucun sourire n'éclaira son aurore... et s'il tomba sur son front des baisers mouillés de pleurs, ce ne furent pas les baisers de sa mère!

Quant à son père, à la fois attiré par cet être innocent qui lui devait le jour, et repoussé par cette jeune vie éclosée aux dépens d'une autre vie plus précieuse et plus chère, il s'approchait du berceau dans des élans passionnés et s'en éloignait brusquement avant même de s'être incliné sur lui... Cet homme au cœur ferme comme son glaive, ce soldat qui avait vu la mort en face dans plus de vingt batailles, ne pouvait sans pâlir affronter la mignonne créature endormie dans ses langes.

Il restait debout cependant par devoir, par dignité... Son front se dressait noblement comme autrefois, mais quelques fils d'argent chinèrent bientôt sa chevelure; à la tête de son régiment, il conservait sa fière



attitude; mais aux heures de solitude, quand nulle tâche ne le réclamait, quand nul œil ne l'observait, il s'affaissait parfois dans une prostration douloureuse. Il voulait s'entretenir encore des choses de la terre avec les amis inquiets qui l'entouraient, mais les visions d'une autre vie le hantaient incessamment; la phrase commencée s'arrêtait sur ses lèvres sans qu'il sût où la reprendre, et un rauque soupir la ponctuait avant la fin.

« Le colonel n'ira pas loin! » murmuraient les officiers qui sentaient son âme absente et cherchaient en vain l'éclair de ses yeux noirs.

« Le colonel ne fera pas de vieux os! » pronostiquaient à leur tour les soldats découvrant une fêlure à sa voix, les jours de manœuvre.

« Le colonel file impondérablement un fichu coton! » se confiait à lui-même le pauvre Barbenchu, en arrachant par mégarde quelques poils de sa barbe touffue.

Mais le colonel voulait vivre encore, et il vécut pour l'accomplissement des devoirs qui lui restaient. Cependant, à partir du jour où il noua le crêpe du veuvage à son bras, à ce bras sur lequel s'appuyait naguère si tendrement sa femme, on ne le vit plus sourire... Son bonheur était mort.

Il ne tenta rien pour le ressusciter : de la navrante constance de ses regrets, il devait se faire une religion et lui rester fidèle comme à la religion de l'honneur, comme à la religion du drapeau... Néanmoins, le deuil conjugal n'avait pas éteint en lui l'amour paternel... C'était la seule épave qui surnageât de ce grand naufrage!... Gertrude occupait alors tout ce qui survivait de facultés aimantes dans ce cœur dévasté!

Le colonel présidait lui-même au lever de l'enfant et lui faisait réciter sa prière sur ses genoux à l'exemple de sa « maman »; il lui enseignait à lire avec une patience, une douceur qui eussent bien étonné son état-major; il la promenait par la main dans les longues avenues de la forêt, elle, blanche et rosée comme une églantine printanière, sous cette robe noire dont la vue effrayait les autres enfants; lui, sombre comme la nuit dans cet uniforme brillant qui faisait rêver plus d'un adolescent.

Mais si le soleil des humaines joies n'éclairait plus ce front enténébré, les nuages s'en écartaient parfois à la lueur de deux grands yeux tendres et doux qui se fixaient sur lui... Ce n'étaient pas des yeux de pervenche : la pervenche a des reflets grisâtres qui rappellent l'acier; les yeux de pervenche manquent de douceur! Ce n'étaient pas non plus des yeux de myosotis : le myosotis est trop cru, trop vif dans sa teinte, trop fidèlement copié par les peintres sur porcelaine;

les yeux de myosotis manquent de tendresse! C'étaient encore moins des yeux d'azur : l'azur est changeant, capricieux, souvent trompeur dans ses promesses; les yeux d'azur manquent de calme et de sénérité.

C'étaient des yeux de saphir où filtrait un rayon de soleil; des yeux fluides, si transparents qu'on les traversait presque pour aller trouver l'âme toute pure, tout angélique, logée au fond; les yeux de Gertrude enfin, pareils à ceux de sa mère, comme ses cheveux, comme son teint, comme le son vibrant de sa voix.

Quand le regard de ces yeux-là se fixait sur le père, celui-ci à son tour y plongeait le sien comme dans un océan de souvenirs et d'émotions... alors il pressait convulsivement la petite fille sur sa poitrine et pleurait... Larmes saintes qui le soulageaient.

Aussi, la présence de l'enfant lui devenait-elle de plus en plus nécessaire et la recherchait-il davantage de jour en jour.

« Individuellement, prophétisait Barbenchu, le colonel finira par prendre la petite demoiselle en croupe pour les manœuvres! »

Le colonel ne pouvait en venir là! mais il trouvait interminables ses absences forcées de la maison, si courtes fussent-elles, et brûlait le pavé pour y rentrer.

Il revenait un jour d'une revue extraordinaire dans la forêt; le ministre de la guerre l'avait lui-même passée, ce grand vieillard mutilé au regard d'aigle et aux éloquentes balafres... Le soleil, à travers les ramures, inondait d'une pluie d'or les pelouses veloutées, les armes scintillaient avec de grandioses cliquetis; les troupes manœuvraient en un ensemble merveilleux; les drapeaux flottaient, noircis au feu de maintes batailles; les musiques militaires jetaient de fiers défis répétés par les échos sylvestres, et il passait sur cette foule armée comme un souffle puissant de patriotisme secouant les moins enthousiastes...

Mais un crêpe immense flottait sur toutes ces choses pour le colonel Arvain : à travers ses longs plis, il entrevoyait une tombe et songeait à Gertrude...

Il lui tardait de la rejoindre, et couvert encore de poussière, le front baigné de sueur, avec ses croix sur la poitrine et son épée au flanc, il courut à la chambre de la petite fille.

L'enfant n'y était pas.

« Elle joue au jardin », se dit le père.

Il l'y chercha inutilement.

Il entrevit enfin mademoiselle Justine cueillant des fraises pour le dessert.

M. BOUROTTE.

(La suite au prochain numéro.)

Les Patrons suivants seront donnés en Août :

Le 4 Août. — Robe de fillette. — Coiffure en étamine brodée. — Tapis de table échiquier. — Dessus de table échiquier.

Le 11 Août. — Patron découpé : Watteau en soie ancienne.

Le 18 Août. — Corsage et tunique. — Robe de baby. — Jupon d'enfant. — Déshabillé.

Le 25 Août. — Patron découpé : Chemise de nuit en surah crème.



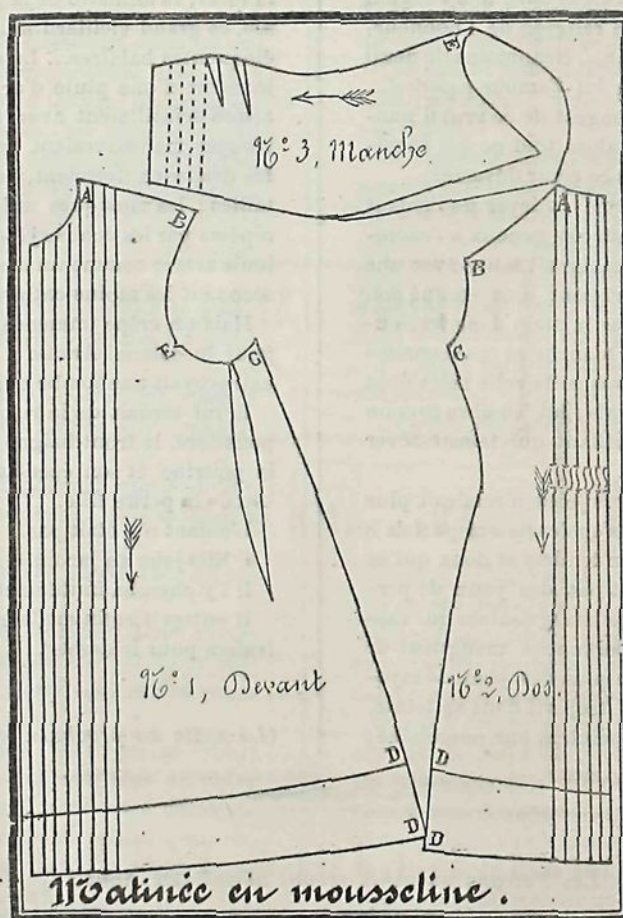


Matinée en mousseline (devant et dos), patron découpé.

## Explication du patron découpé.

- 1, Devant.  
 2, Dos.  
 3, Manche, dessus et dessous, celui-ci indépendant au patron découpé.

Ce modèle emploie cinq mètres de mousseline en soixante-dix centimètres de largeur. Après avoir taillé toutes les parties du devant, les réunir en suivant les coches qui correspondent aux lettres de raccord du détail tracé. Faire les plis du dos et du devant, plis marqués à la roulette. Ceux du dos sont coupés à la taille par une coulisse, dont on pose le



Détail tracé du patron découpé.

ruban à l'envers. Un bouillonné à l'encolure. On garnit le contour d'un rang de dentelle qui prend de l'encolure et qui descend en spirale jusqu'au bas de la matinée, tourne à l'angle et continue autour, au dessus d'un premier rang cousu au bord de la matinée. Des nœuds en ruban de satin piquent le devant, et la ceinture en satin se noue en longues coques. La manche se serre par trois rangs de fronces. Faire les trois plis marqués à la couture de la saignée, plis qui la font tourner. Une engageante en dentelle et un nœud en satin.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4426, et le patron découpé d'une Matinée en mousseline, fig. page 36.